

LAS VEGAS

Je suppose que je pourrais tout mettre sur le dos de Daniel.

Deux jours avant mon escapade prévue à Ojai, il avait déboulé à la maison en smoking, traînant notre fille, Isabelle, avec lui. Il avait laissé la voiture dans l'allée, moteur tournant.

— Je ne peux pas faire le voyage à Vegas, avait-il dit en me fourrant dans la main une enveloppe en papier kraft. Je travaille encore sur le deal avec la Fox et il n'est pas près d'être conclu.

J'avais dû lui lancer un regard incrédule, car il avait ajouté :

— Je suis désolé. Je sais que je l'ai promis aux filles, mais je ne peux pas. Emmène-les, toi. Ou alors tant pis pour les billets. Peu importe.

Sur la table de l'entrée était posé un paquet pas encore ouvert de pinceaux Da Vinci Maestro Kolinsky, ainsi qu'une palette de trente-six aquarelles Holbein. J'avais dépensé une fortune chez Blick pour faire le plein de matériel en prévision de ma retraite artistique. Comme le séjour à Ojai, c'était un cadeau que je me faisais à moi-même. Quarante-huit heures d'art, de sommeil et de vin. Et voilà que mon ex-mari était planté dans mon salon en

tenue de soirée à m'expliquer qu'il y avait un changement de programme.

—Est-ce qu'elle sait ?

Isabelle s'étant immédiatement retirée dans sa chambre – pour se ruer sur son téléphone, évidemment –, elle avait loupé toute la discussion.

—Je n'ai pas eu le temps de lui dire. Je pensais attendre de savoir si tu pouvais les emmener.

—Très pratique, n'est-ce pas ?

—Ne commence pas, d'accord ? Si tu ne peux pas les emmener, dis-lui de m'appeler, et je me rattraperai la prochaine fois que le groupe sera en ville.

C'était tellement lui, d'avoir un plan B pour tout. De tourner le dos à ses engagements sans aucune culpabilité. Si seulement j'avais acquis ce gène...

Isabelle et ses deux copines comptaient les jours avant le concert du groupe August Moon, un quintette de beaux gosses venus d'Angleterre qui chantaient une pop plutôt agréable et rendaient folles les préadolescentes. Daniel avait « gagné » les billets lors de la vente aux enchères muettes de l'école. Il avait payé une somme astronomique pour quatre billets pour Vegas, le séjour à l'hôtel Mandalay Bay, le concert et une rencontre avec les membres du groupe. Annuler maintenant était impensable.

—J'ai d'autres projets, dis-je en le suivant dans l'allée.

Il contourna la BMW et sortit du coffre un sac encombrant. L'équipement d'escrime d'Isabelle.

—Je m'y attendais. Je suis vraiment désolé, Sol.

Il garda le silence un moment en m'observant : baskets, legging, encore transpirante après avoir couru huit kilomètres. Puis :

—Tu t'es coupé les cheveux.

Je hochai la tête, portai les mains à mon cou. Ils m'arrivaient à peine aux épaules, à présent. Mon geste de défi.

—Il était temps de changer.

Il esquissa un sourire.

— Tu n'es jamais autre chose que belle, tu sais ?

À cet instant la vitre teintée côté passager s'abaissa, et une sorte de sylphide se pencha par la fenêtre et me salua d'un signe de main. Eva. Celle qui m'a remplacée.

Elle portait une robe de soirée vert émeraude. Ses longs cheveux couleur miel étaient rassemblés en chignon. Des diamants pendaient à ses oreilles. Il ne suffisait pas qu'elle soit encore jeune, splendide, mi-néerlandaise mi-chinoise, et associée star de la boîte, il fallait encore qu'elle soit là, assise dans la Série 7 de Daniel, dans mon allée, ressemblant en tout point à une princesse alors que je dégoulinais de sueur – ça, ça faisait mal.

— Très bien. Je les emmènerai.

— Merci, dit-il en me passant le sac. T'es la meilleure.

— C'est ce que disent tous les garçons.

Il marqua une pause, fronçant son nez aristocratique. Je m'attendais à une repartie, mais aucune ne vint. Au lieu de quoi, il sourit d'un air neutre, se penchant pour s'acquitter de la bise gênante des divorcés. Il portait de l'eau de Cologne, ce qu'il n'avait jamais fait au cours de toutes les années passées avec moi.

Je le regardai s'avancer vers le côté conducteur.

— Tu vas où ? Tout endimanché...

— Gala de bienfaisance, dit-il en montant en voiture. Celui de Katzenberg.

Sur ce, il démarra, me laissant avec le sac à la main.

Je n'étais pas fan de Vegas : bruyante, grasse et crasseuse. Toute la face sombre de l'Amérique concentrée en une trace de pneu criarde au milieu du désert. J'y étais allée une fois, des années auparavant, pour un enterrement de vie de jeune fille que j'essayais encore d'oublier. L'odeur des clubs de strip-tease, de parfum bas de gamme et de vomi. Ces choses-là persistent... Mais cette

fois, ce n'était pas mon aventure. Je ne faisais qu'accompagner le mouvement. Isabelle et ses amies avaient été très claires à ce sujet.

Elles passèrent l'après-midi à courir dans tout le complexe hôtelier à la recherche de leurs idoles, pendant que je les suivais docilement. Je m'étais habituée à cet état de fait : ma fille passionnée essayant tout et n'importe quoi, prenant ses décisions et se frayant sa propre voie. Isabelle et son volontarisme si américain. Il y avait eu l'école de trapèze et le patinage artistique, les cours de comédie musicale et d'escrime... Elle n'avait peur de rien, et j'aimais ce trait de caractère, je le lui enviais même. J'aimais qu'elle prenne des risques, qu'elle n'attende pas la permission, qu'elle suive son cœur. Ça ne dérangeait pas Isabelle de vivre en dehors des clous.

J'espérais convaincre les filles d'aller visiter le Centre d'art contemporain. C'aurait été plaisant de glisser un peu de vraie culture dans le week-end. D'exposer leurs esprits impressionnables à quelque chose de valeur. Enfant, j'avais passé d'innombrables heures à trottiner derrière ma mère dans le musée des Beaux-Arts de Boston. À suivre le cliquetis de ses escarpins Vivier, le sillage du parfum sur mesure qu'elle achetait tous les étés à Grasse. Comme elle me paraissait savante, alors, comme elle était femme ! Je connaissais les salles de ce musée aussi bien que ma salle de classe de CE2. Mais Isabelle et ses comparses avaient refusé tout net.

—Maman, tu sais qu'à n'importe quel autre moment, j'aurais dit oui. Mais ce voyage est différent. S'il te plaît ? implora-t-elle.

Elles étaient venues à Las Vegas pour une raison unique et rien ne viendrait contrarier leur mission. « Nos vies commencent ce soir », avait proclamé Georgia, à la peau brune et soyeuse, durant le vol aller. Rose, rouquine, était

d'accord, et les trois filles avaient rapidement adopté la phrase pour devise. Elles avaient de grandes espérances. Elles avaient la vie devant elles. Elles avaient douze ans.

La rencontre avec le groupe était prévue à six heures. Je ne sais pas à quoi je m'attendais exactement, quelque chose d'un peu élégant, de civilisé... mais non. On nous a entassés dans une sorte de salle d'attente à l'éclairage fluorescent située dans les entrailles du bâtiment. Une cinquantaine d'adeptes à divers stades de la puberté : gamines avec des appareils dentaires, gamines en fauteuils roulants, gamines en chaleur. Émerveillées, amourachées et au bord de la combustion. C'était à la fois beau et désespéré. Et ça me désolait de constater qu'Isabelle faisait maintenant partie de cette tribu. Cette bande hétéroclite de fans cherchant le bonheur chez cinq garçons de Grande-Bretagne qu'elles ne connaissaient pas, ne pourraient jamais connaître, et qui ne leur rendraient jamais leur adoration.

Plusieurs parents étaient disséminés dans la foule. Un échantillon choisi de l'Amérique moyenne : jeans, t-shirts, chaussures pratiques et confortables. Visages rosis par l'exposition brutale au soleil de Vegas. Il m'apparut que je serais mise dans le même sac que ces gens. Les « Augies », selon le surnom qu'avaient donné les médias aux fans du groupe. Ou pire, une « maman augie ».

Les filles commençaient à s'impatienter quand une porte latérale s'ouvrit, et un mastodonte chauve portant autour du cou une tripotée de badges plastifiés entra.

—Qui est prêt à rencontrer le groupe ?!

Des hurlements perçants jaillirent, et je me souvins que j'avais oublié mes bouchons d'oreilles dans la chambre d'hôtel. Lulit, mon associée en affaires et confidente pour tout ce qui nécessitait confidence, me les avait conseillés la veille à la galerie, affirmant que je serais folle de pénétrer dans un stade plein d'« Augies » sans une paire de

bouchons. Apparemment, elle avait assisté une fois à un de leurs concerts avec sa nièce. « Les garçons sont adorables, mais mon Dieu que les fans sont bruyantes ! »

À côté de moi, Isabelle tremblait de tout son corps.

— Excitée ? demandai-je.

— Frigorifiée.

Elle haussa les épaules. Toujours distante.

Le mastodonte poursuivit :

— Les gars arriveront dans cinq minutes. Ils resteront une vingtaine de minutes avec vous. S'il vous plaît, formez une file ici sur la gauche. Vous aurez chacun votre tour un bonjour rapide et une photo avec le groupe. Pas de selfies. Notre photographe prendra les photos, et vous pourrez les télécharger après coup. Nous vous fournirons le lien. Vous avez tous compris ?

Ça paraissait si impersonnel. Daniel aurait sûrement pu trouver de meilleures façons de dépenser son argent. Tandis qu'on nous encourageait à former la file, je me disais que j'étais trop habillée avec mes sandales Alaïa, pas à ma place. Que ma tenue était trop étudiée, trop soignée et qu'une fois encore, pour le meilleur ou pour le pire, je détonnais. C'était, comme me l'avait expliqué le père de ma mère en de nombreuses occasions, mon héritage : « Tu es française, jusqu'à la moelle. *Il ne faut pas l'oublier**¹. » Et elle était en effet impossible à oublier, ma « francité ». Ainsi je renâclais à être regroupée avec ces femmes, tout en reconnaissant leur abnégation, leur patience. Qu'est-ce qu'on ne ferait pas pour ses enfants ?

Ils ont fait leur entrée. Tous les cinq. Il y eut comme une vague de fond, une pâmoison générale, et Rose émit un petit jappement comme un chiot à qui on vient de marcher sur la queue. Georgia lui lança un regard signifiant : « Reprends-toi ! » et c'est ce que fit Rose.

1 Les mots en italique et suivis d'un astérisque sont en français dans le texte original.

Ils étaient jeunes – c'est ce que je pensai en premier. Ils avaient la peau fraîche et éclatante, comme s'ils avaient été élevés dans une ferme biologique. Ils étaient plus grands que je l'imaginais, minces. Comme l'équipe de natation à Brown. En plus beaux.

— Dis-moi, qui est qui ? demandai-je à Isabelle qui me fit signe de me taire. Bon.

On migra vers l'endroit où les garçons se tenaient devant une banderole portant le logo d'August Moon : de grandes lettres jaunes sur un fond gris. Les garçons avaient l'air heureux, grisés même, de se mêler à leurs fans. Une histoire d'amour réciproque. Ils en faisaient des tonnes pour les caméras, parvenaient à mettre à l'aise les adolescentes timides, flirtaient avec leurs fans plus âgées – sans jamais franchir la ligne rouge –, ils étaient capables à la fois de s'adresser aux préadolescentes et de charmer les mères. C'était tout un art. Ils le maîtrisaient à la perfection.

Quand ce fut bientôt à nous, Isabelle se pencha vers moi.

— De gauche à droite : Rory, Oliver, Simon, Liam et Hayes.

— Compris.

— Ne dis rien de gênant, d'accord ?

Je promis que je m'abstiendrais.

Et ce fut notre tour.

— Hey, salut, les filles ! tonna Simon, les bras grands ouverts.

Il avait une envergure impressionnante. Isabelle avait mentionné dans l'avion qu'il avait ramé pour l'équipe d'aviron de son internat.

— Approchez, ne soyez pas timides !

Les filles n'avaient pas besoin qu'on le leur dise deux fois. Georgia se jeta dans les bras de Simon, et Rose se glissa à côté de Liam, le plus jeune du lot, yeux verts et taches de rousseur. Seule Isabelle hésita, regardant tour à

tour les autres membres du groupe. Am, stram, gram...
L'embarras du choix.

—On a du mal à se décider ?

Le plus grand, en bout de ligne, prit la parole.

—Allez, viens, viens te mettre à côté de moi. Je ne mords pas, promis. Alors que Rory... Rory peut mordre, et Ollie est imprévisible, donc...

Il sourit d'un sourire éblouissant. Bouche large, lèvres charnues, dents parfaites, fossettes. Hayes.

Isabelle sourit à son tour et se dirigea vers lui.

—Ah ! J'ai gagné ! J'ai gagné... Comment tu t'appelles ma belle ?

—Isabelle.

—J'ai gagné Isabelle !

Il passa son bras sur les épaules étroites de ma fille, dans un geste protecteur, puis me jeta un coup d'œil.

—Et tu dois être la grande sœur ?

Isabelle rit en se couvrant la bouche. Ses traits délicats, comme un petit oiseau.

—C'est ma maman.

—Ta mère ?

Hayes haussa un sourcil.

—*Vraiment* ? Très bien. *Maman d'Isabelle*. Vous voulez vous joindre à nous pour la photo ?

—Non, ça ira, merci.

—Sûre ? Je vous promets que ça en vaudra la peine.

Ça me fit rire.

—J'aimerais bien voir ça.

—Et j'aimerais vous le prouver, dit-il avec un sourire effronté. Allez... Vous serez contente d'avoir un souvenir pour commémorer notre folle nuit à Vegas.

—Bon, présenté comme ça...

La première photo que j'ai de moi avec Hayes, c'est celle de nous neuf, dans le sous-sol du Mandalay Bay. Il a un

bras sur mon épaule, l'autre sur celle d'Isabelle. J'en avais commandé deux tirages. Plus tard, Isabelle détruirait le sien.

— Je suis impressionné que vous ayez pris l'avion jusqu'ici juste pour nous voir.

Les gars étaient en pleine conversation avec mon petit troupeau qui profitait à fond de nos quatre-vingt-dix secondes. Liam posait des questions à Rose sur notre voyage jusqu'à la cité du vice, et Simon touchait les cheveux de Georgia.

— J'adore ces boucles.

— Vraiment ?

Georgia ne se laissait pas démonter. Elle avait bénéficié de l'exemple d'une grande sœur.

— C'est un drôle de luxe, de venir juste pour une journée.

Hayes engageait la conversation avec Isabelle, appuyé sur son épaule tel un grand frère. Comme s'il la connaissait depuis toujours. Je savais qu'intérieurement elle était dans tous ses états.

— Deux jours, corrigea-t-elle.

— C'est un cadeau de son père, ajoutai-je.

— Son père ?

Il me lança un regard. Et de nouveau ce haussement de sourcil.

— Pas votre mari ?

— Il a été mon mari. À présent, il est juste son père.

— Eh bien... C'est inattendu, n'est-ce pas ?

— Comment ça ? demandai-je en riant.

— Je ne sais pas. À vous de me le dire.

Il dégageait quelque chose. Son aisance. Son accent. Son sourire narquois. Désarmant.

— Suivant !

Notre temps était écoulé.

Il nous accorda quelques minutes de plus à la fin de la rencontre organisée. Lorsque chacun eut pris ses photos

tandis que le groupe signait des autographes, on se fraya un passage jusqu'à lui parmi un océan de corps en mouvement. Tels des poissons remontant le courant. Tout autour, une rumeur collective de gémissements, de balancements, de « Hayes, je peux toucher tes cheveux ? ». Mais mon petit groupe gardait son sang-froid. C'était peut-être ce côté blasé d'habiter à Los Angeles : elles avaient l'habitude de voir les garçons Beckham ou d'autres du même genre au parc du coin, ou bien « Spider-Man » sur la voie de covoiturage au dépose-minute de l'école. Il en fallait un peu plus pour les déstabiliser. En dépit de leur quadrillage effréné du complexe hôtelier dans l'après-midi, elles étaient étonnamment calmes.

—J'aime vraiment beaucoup l'album « Petty Desires ». Il est tellement profond, s'extasiait Georgia.

—Oui, intervint Rose. Des paroles si intelligentes. J'adore *Seven Minutes*.

—Et toi, il te plaît ? dit-il en levant les yeux du t-shirt qu'il était en train de signer.

—C'est comme... si vous aviez vraiment saisi toute notre génération. Vous parlez pour nous tous, répondit Isabelle.

Elle secoua ses cheveux, s'essayant au flirt, mais son sourire pincé trahissait sa jeunesse. Derrière ces lèvres fermées, il y avait des bagues. Oh, jeune fille, sois patiente...

Elle avait mes traits. De grands yeux en amande, une bouche boudeuse de Française, le teint mat. Une chevelure épaisse, brune, presque noire.

Je regardai Hayes observer les filles. Il passait de l'une à l'autre, l'air amusé. Je supposais qu'il avait l'habitude. Finalement, il s'arrêta sur moi.

—Où est-ce que vous êtes assises, mesdames ?

Les filles récitèrent nos numéros de places.

— Venez dans les loges après le spectacle. J'enverrai quelqu'un vous chercher dans la salle. Ne partez pas.

Il me regarda dans les yeux. Un regard bleu-vert perçant, encadré par une masse de boucles sombres. Il ne pouvait pas avoir plus de dix-neuf ans.

— D'accord ?

Je hochai la tête.

— D'accord.

Il y avait quelque chose d'hallucinant à émerger d'une conversation intimiste avec un membre du plus grand boy's band de la dernière décennie pour être jetée dans un stade au milieu des hurlements de douze mille fans. Il y avait comme une rupture d'équilibre, une déconnexion. Pendant un instant, je ne sus plus où j'étais, comment j'étais arrivée là, ce que j'étais censée y faire. Les filles vibraient d'excitation et se précipitaient pour trouver nos places numérotées, moi je partais en vrille. Je n'étais pas préparée à ce déferlement : la clamour, l'intensité des cris, le niveau d'énergie que dégagent autant d'adolescentes au sommet de leur excitation. Que tout cela puisse être réservé aux garçons que nous venions de quitter au sous-sol semblait inconcevable. Ils étaient envoûtants, certes, mais tout de même de chair et d'os.

Les hurlements commencèrent avant que les garçons entrent en scène et se poursuivirent sans interruption pendant les deux heures et demie qui suivirent. Lulit avait eu raison. C'était un niveau de décibels auquel il était impossible de se faire. Surtout pour une femme approchant de la quarantaine.

L'année de mes seize ans, j'avais vu les New Kids on the Block au stade de Foxboro pendant leur tournée « Magic Summer ». On était une poignée à y être allées pour l'anniversaire d'Alison Aserkoff. Son père avait dégoté des places au premier rang et des passes d'accès backs-